



# LE MOT DU LUNDI

N° 78      31 mai 2010

\* *Mars 2010. La situation des jeunes devient manifestement alarmante : des armes à feu - des kalachnikov - aux mains de simples adolescents qui effectuent un hold-up !*

*On aura tout vu ...*

*Rien n'a changé.*

On lit (M.B., III, 330) : « A Turin, lors d'une attaque entre la bande de Pallone et la bande de Porta Nuova, pierres et pavés volent, on entend même des coups de pistolet. La police arrive, essaie en vain de les calmer. Don Bosco, passant par là, comprend aussitôt, bondit, au milieu d'une volée de cailloux, vers deux jeunes qu'il voit, un couteau à la main, s'avancer l'un vers l'autre. « Tu en as assez maintenant », crie l'un d'eux en s'enfuyant, tandis que l'autre s'écroule, sanglant, une plaie au ventre, mais rugissant : « Tu me le paieras... j'aurai ta peau. » Don Bosco l'accompagne à l'hôpital, où quelques-uns de ses camarades le portent et où il mourra le lendemain.

Attelé à leur salut, Don Bosco emploie parfois la manière forte pour s'imposer à eux. C'est ainsi qu'il chasse à *coups de poings* (mais oui !) la bande de la Vanchiglia qui empêche les jeunes de pénétrer à l'Oratoire du Valdocco. Un autre jour, il reçoit en plein visage un coup de sabot dont il gardera la marque pendant plusieurs mois.

Le plus souvent son *calme imperturbable* a le dessus. « Laissez tomber ces pierres », commandait-il en s'avançant au milieu des deux camps adverses. Les projectiles glissent le long des pantalons, puis, comme une volée de moineaux, tous disparaissent.

Il offrait *surtout son amitié*. Il faut dire que ce n'est pas tout de suite que Don Bosco fut accepté par ces bandes, et qu'il put, leur triste jeu arrêté, les regrouper autour de lui et leur faire entendre le langage du cœur. Certaines d'entre elles le repoussèrent toujours. Pourtant, elles perdirent de leur virulence, et même quelques-unes disparurent complètement. Don Bosco avait compris que leur force résidait essentiellement dans l'ascendant de leurs chefs. Il cherche à rencontrer ces derniers. Frappés du courage de ce prêtre qui ne les fuyait pas, n'avait pas peur d'eux et qui, ils le sentaient, était sûr, ils acceptaient de venir le voir à l'Oratoire. Le dialogue s'engageait. Et, le plus souvent, la partie était gagnée.